

RASSEGNA  
DI PEDAGOGIA  
PÄDAGOGISCHE UMSCHAU

---



LXV · 1-4  
GENNAIO · DICEMBRE 2007

---

FABRIZIO SERRA · EDITORE  
PISA · ROMA

## LE TEMPS DES ESPACES PÉDAGOGIQUES

PIERRE-PHILIPPE BUGNARD

**I**NCULQUER des valeurs primordiales par transmission directe d'une parole psalmodiée, par vision d'une image, par contemplation d'un décor irradiant ou édifiant... Autant de didactiques s'appuyant sur les ressorts mystérieux de l'espace et qui ont longtemps fonctionné, de la cathédrale orientée à la capitale occidentée, antérieurement et parallèlement à la diffusion des supports modernes de l'écrit, ... voilà les questions qui ont motivé ma recherche, développées plus largement dans mon dernier livre.

Il y a eu, en Occident, un temps où le savoir (comme expression de valeurs primordiales) se transmettait par des jeux d'espace, quasi exclusivement. D'abord par le son, l'image et le décor pour un plan d'études médiéval sacré (grégorien-cathédral) plus connu sans doute pour sa dimension plastique que sonore mais dont les effets se sont aujourd'hui pour l'essentiel estompés. Ensuite par des décors et des perspectives planes, topiaires ou monumentales, pour un programme profane (palatial-urbain) dont l'efficacité, autant que la valeur éducative édifiante, se sont perpétuées jusqu'aux démonstrations politiques des démocraties contemporaines.

Le plan d'études cathédral s'est constitué sur un axe orienté, au sens propre (dans la perspective eschatologique, sacrée, du levant), tandis que le plan d'études palatial-urbain a été conçu sur un axe dont la direction, au terme d'une longue mutation, a subi par rapport à la cathédrale, une révolution de 180° (vers l'horizon hygiéniste, profane, du couchant).

Examiner l'hypothèse d'un renversement copernicien des conceptions de l'espace réifiant la transmission des savoirs fondamentaux, c'est tenter de repérer dans la longue durée éducative la rupture de la modernité profane. Mais c'est aussi mesurer la portée d'un changement social et culturel sans précédent dans l'histoire: le passage d'une sociabilité mêlant les conditions, dans la maison, dans la rue et dans la ville, à une sociabilité les ségréguant, par quartiers de résidence aisés et d'habitat populaire. Ce vaste mouvement d'urbanisation s'est ainsi matérialisé, en particulier pour les grandes capitales du nord des Alpes où cela reste particulièrement patent, par un phénomène inouï de ségrégation sociale bipolaire ouest / est. Avec pour chacun des pôles et chacune des humanités qui les constituent, deux cultures distinctes, deux

ordres pédagogiques: celui des humanités classiques du secondaire et celui de la leçon de chose du primaire.

Or cette situation héritée d'une histoire en longue durée, on sait qu'elle est en voie de mutation structurale sous l'effet des nouvelles technologies ainsi que, dans le registre scolaire, d'une massification du secondaire brisant la logique des ordres pédagogiques historiques.

L'ESPACE PRIMORDIAL GRÉGORIEN-CATHÉDRAL:  
GENÈSE DE L'HABITUS PÉDAGOGIQUE TRANSMISSIF

Je suis donc parti du plan d'études médiéval. Avec un premier domaine transmis *viva voce* que je désigne par le genre musical qui en a assuré la postérité: *grégorien*. Et un second transmis par l'image et le décor que je rattache au cadre qui l'a perpétué: *cathédral*.

De l'espace didactique du chant...

L'appellation *chant grégorien* recouvre tout un dispositif pédagogique. Des contenus programmés et séquencés, un cycle liturgique annuel distribué en séquences quotidiennes, spécifique au clergé – office canonial des *Heures* – et aux fidèles – *missa solemnis* –, des supports écrits aide-mémoire (bréviaires), des répertoires consignants, à partir des livres romains recopiés, toute l'organisation calendaire et journalière de la liturgie (antiphonaires) et de l'ordinaire (sacramentaires), avec une sémiotique propre (neumes), des traditions ou techniques orales favorisant la transmission et l'apprentissage – prières (*orationes*), lectures récitées (*lectiones*), chants des psaumes (*psalmodia*) –. Autant de techniques dynamisées par des formes de solmisation qui ont réduit l'ensemble de l'apprentissage du corpus, sa complète mémorisation, de dix longues années à *seulement* deux ou trois!

Or ces techniques doivent beaucoup à la nef, espace de transmission des savoirs dont l'incorporation est réclamée par la théologie du salut. Un passage par l'oreille pour bien savoir, savoir *par cœur*, siège prétendu de la mémoire inaltérable. Ici, dans une relation directe enseignant (émetteur) / enseigné (récepteur) réunis en un lieu circonscrit, la possibilité d'une pédagogie psalmodiée tient à l'espace. Un espace dont la fonction est analogue à celle que joue la salle de classe pour la pédagogie parlée moderne. Mais une *salle de classe* où les élèves sont des fidèles à convertir par l'écoute et la contemplation des mystères divins, des fidèles à sauver par la récitation-incorporation d'un programme déroulé au sein de l'espace d'une nef voûtée, en pierre, facteur clé de l'impédance acoustique.

... à l'espace didactique du décor et de l'orientation

Non pas seulement un espace de retentissement, mais un espace d'explication aussi, tout à la fois support acoustique et iconique du programme, par l'image dont l'étalement signifie la portée tout en parachevant l'œuvre du chant dont la circulation assure l'incorporation. Une nef tout à la fois cadre et vecteur de transmission. Là se déroule, programmé et exposé, le plan d'études occidental primordial de la diffusion des savoirs sacrés qui doivent être enseignés et appris hors du cadre de l'écrit et des supports matériels issus de la diffusion du papier, simplement par la bouche à oreille (*viva voce*) et par la vue ou la contemplation de l'image...

Il faut aussi remarquer que l'espace pédagogique d'une telle transmission, fondée sur des symboliques favorisant les mémorisations par l'oreille et par l'œil, prétend réduire la totalité de la création au microcosme de la nef. Un espace qu'il faut d'ailleurs aussi considérer sous l'angle de l'axe donné à sa structure et de la direction qui lui est imprimée: un axe est-ouest, *orienté!* Une orientation architectonique dont le sens propre coïncide exactement à un sens figuré à forte connotation symbolique. Avec une voûte souvent étoilée en guise de ciel, l'axe orienté de la nef est en effet parcouru quotidiennement, d'est en ouest, par un soleil dont le lever est attendu chaque matin comme celui d'un Dernier jour espéré, tandis que la récitation psalmodique des laudes saluant le Créateur et sa Création remplit la totalité de l'espace occupés par ceux qui regardent vers le levant. Des prêtres campés dans les stalles du saint des saints aux fidèles rangés en ordres dans les nefs ou les tribunes. Un regard ébloui par la lumière tranchante des petites fenêtres romanes ouvertes dans la masse sombre de l'église, un regard bientôt irradié des mystères traduits par le vitrail, mais un regard qui ne se heurte pas encore aux représentations baroques du maître-autel et que le jubé ne filtre que pour mieux suggérer la mystique de l'orientation eschatologique.

Tout espace de communication génère en effet une géographie sociale. Ici, la récitation mettant partout le savoir à portée d'oreille, la géographie de la salle traduit d'avantage la tripartition fonctionnelle traditionnelle qu'une quelconque organisation pédagogique. Soit, dans les églises paroissiales, le chœur au clergé, les nefs aux ordres laïques en fonction de l'évolution des rapports hiérarchiques. La montée de la prédication et de la lecture pousse à des configurations mettant en scène ordres et classes. La ségrégation sociale récupère l'aire sacrée de l'église, avec, dès l'installation de la société d'ordres, une grande nef dont les rangs du haut sont réservés aux familles privilégiées, placées en tête du corps social, au plus près du saint des saints immuablement réservé au premier des trois ordres.

## Savoir par cœur

Un espace vif donc, conditionnant le déroulement quotidien et annuel (les deux rythmes solaires du cycle sacré) d'un plan d'études organisant la transmission *viva voce* des connaissances dont la mémorisation est facilitée par les prodigieuses techniques didactiques de la psalmodie et de la solmisation grégoriennes. Un corpus éthéré conçu pour circuler dans l'espace pédagogique de la nef, ressassé pour pénétrer le fidèle jusqu'à ce qu'il l'incorpore, qu'il le sache par cœur afin qu'il devienne à son tour ce temple de la connaissance participant à l'histoire sainte et promis au bonheur éternel. Et dans les sociétés où l'écrit ne joue qu'un rôle de conservatoire hiératique du savoir, chaque mémoire individuelle constitue une bibliothèque formelle, référence unique à la connaissance religieuse, reliant l'ici-bas à l'au-delà, pour toute la durée de l'existence. Mais comme pour la langue arabe des écoles coraniques dans les pays non arabophones, solmisation ou non, la mémorisation ne donne aucune garantie de compréhension du savoir ainsi incorporé, *su par cœur*. En Occident, la langue du texte psalmodié est en latin, langue sacrée comme le savoir qu'elle exprime, une langue qui n'est déjà plus vernaculaire. Le programme reste donc de toute manière incompris des récitants non initiés, par exemple dans le cadre des liturgies impliquant le commun des fidèles.

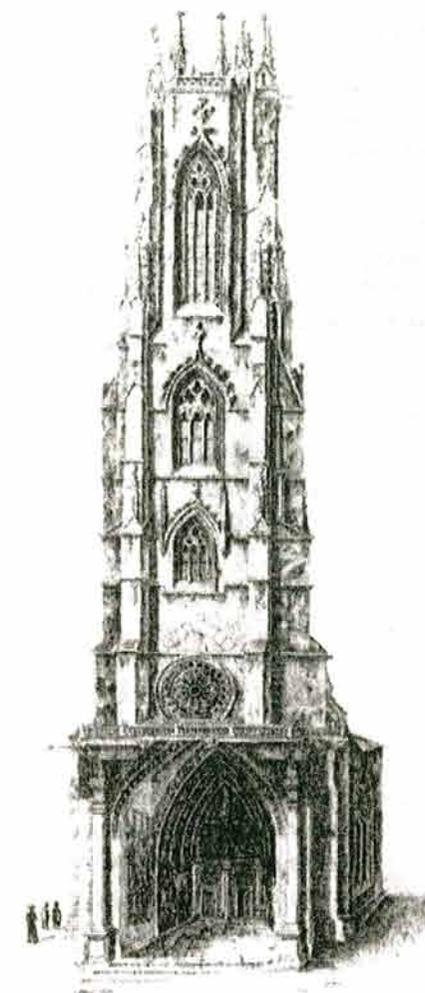
Avec un tel plan d'études, encyclopédique et véhiculaire, toutes les conditions d'apprentissage par mémorisation sont réunies. Psalmodié, donc récité et répété, un savoir clos finit par pénétrer chaque croyant, en particulier l'ordinaire de la messe, ressassé chaque semaine, avec, on peut le penser, un taux de *réussite* élevé, la perspective eschatologique faisant office de formidable motivation intrinsèque, dans l'idéal. L'espace de l'église délimité par la nef et sa voûte, réduction du cosmos à un intervalle faisant retentir l'histoire sainte, par cette récitation, devient lui-même sacré, tout comme le corps qui en apprend par cœur le contenu, sinon le message.

Le programme grégorien prépare ainsi un socle pédagogique extrêmement résistant: le primat de récitation, de circulation de la connaissance, en cycles annuels, en un lieu délimité. Habitus résistant de la pédagogie frontale, la croyance en l'opérationnalisation d'un discours oral décliné en programmation annuelle, c'est-à-dire en cycle solaire et non en cycle pédagogique, dérive-t-elle de ce vieux socle dont le principe de propagation *viva voce* aura survécu à son corpus? Ici afin de *savoir par cœur* pour être sauvé, là pour satisfaire à la finalité transmissive

d'une scolarité profane dont l'achèvement du programme, sa *profération* selon le mot d'Antoine Prost, au terme de l'année, prime sur la préoccupation de sa maîtrise par tous les apprenants.

## Voir pour croire

L'espace de la cité se double d'un espace symbolique figurant l'histoire primordiale du salut. Une histoire qui se raconte ou se lit du clocher ouest, souvent percé d'une rosace figurant un soleil couchant. Et tandis que l'orientation de tout l'édifice, dont l'axe est ainsi renforcé à l'ouest, indique bien, on l'a dit, la direction d'où viendra le soleil du Dernier jour, le tympan sous lequel on pénètre dans l'église-plan d'études expose par quelques sculptures agencées en un récit aux chapitres rigoureusement ordonnés, l'abrégé d'une théologie complexe: le Credo du fidèle, résumé didactique des éléments de la foi qui le sauvera. Ce catéchisme illustré proposé à l'usage du lettré comme de l'illettré énonce en la montrant la finalité du programme grégorien psalmodié à l'intérieur. Les pédagogies du chant et de l'image se combinent en un espace dont le décor permet à la récitation des Testaments dans les langues saintes de ne pas souffrir le sacrilège de la transposition en langue vernaculaire. Échappant à l'entendement commun, la fonction hiératique du langage chanté se renforce tandis que c'est au plan cathédral d'exposer désormais le message biblique à la vue, sinon à la compréhension, des fidèles, à partir du



Élévation occidentale du clocher de Saint-Nicolas (Fribourg, Suisse).

porche, afin véritablement de voir pour croire. Aussi les *sectes*, bientôt religions, adeptes de la traduction des Testaments, se passeront-elles des images. Hypothèse centrale sur le démarrage du plan d'études cathédral, c'est précisément l'interdit grevant le texte qui aura poussé au développement d'une plastique expressive, au demeurant très discutée voire contestée, par un essor sans pareil de l'image, pour une intelligence du message évangélique que la langue véhiculaire ne permet plus guère d'atteindre, de vulgariser.

Le pèlerinage s'achève face au choeur, près des reliques du saint enchâssées dans l'autel, mais aussi, depuis l'œuvre de Suger à St-Denis, sous les grandes verrières irradiant leurs mystères: le fidèle est ainsi passé de la nuit (côté occidental, l'entrée) vers le jour (côté oriental), au fond d'un espace conçu comme une impasse d'où il faut revenir une fois l'initiation accomplie, le plan d'études parcouru sous tous les registres de son territoire, tant sonores qu'iconographiques.

Le vaste mouvement d'expansion des images est bien un trait significatif de la chrétienté médiévale, en particulier depuis la lettre de Grégoire le Grand (vers 600) accréditant l'idée que les illettrés peuvent comprendre le sens des textes saints grâce aux images. Après avoir surmonté maintes flambées iconoclastes, l'Occident des <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles se transforme en un univers d'images, sous l'action de myriades de peintres et de sculpteurs jouissant d'une grande faculté d'invention, jusqu'au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Jérôme Baschet rappelle dans sa synthèse tentée sur la société du Moyen Age que la fonction primordiale de l'image médiévale dépasse celle qui lui est attribuée habituellement de *Bible des illettrés*: contempler les images saintes, c'est plus que s'instruire, c'est se remémorer et s'émouvoir, fonction attestée par la littérature cléricale. Selon Thomas D'Aquin par exemple, l'image suscite plus de dévotion encore que la parole. Pour la papauté, elle favorise l'adoration par le sentiment d'indignité éprouvé face à Dieu (la *compunctio* chrétienne). Ainsi, l'éclat du décor confère à la cathédrale une dignité liturgique sans que le sens de l'iconographie, tout comme pour le message en latin, ne soit forcément perçu par tous.

Architectes et sculpteurs concourent à satisfaire le besoin d'images en transformant la façade, d'abord, en une *écriture* de théologiens sur un programme plastique: raconter l'histoire du salut combinant enseignements généraux des dogmes et théorie de saints intercesseurs locaux, entre mondes terrestre et céleste, passé et présent. A première vue, une telle configuration semble dominée par l'esthétisme, un souci de symétrie, de hiérarchie. Or, c'est aussi clairement un souci *d'imprimer dans la mémoire* un enseignement conclut de son côté Roland Recht. Rechercher des images inhabituelles pour ce qu'il faut mémoriser, les

disposer en un certain ordre, les hiérarchiser, leur associer une émotion, faire des répétitions...

Le programme plastique d'une église peut remplir une telle fonction mnémotechnique en structurant et en fixant – comme une carte associant l'histoire aux lieux où elle s'est déroulée – l'image d'un univers délimité, dont la chronique est découpée en compartiments spatio-temporels. Un récit organisé en fonction d'une symétrie et d'une hiérarchie évidentes mais complexes, conduisant à une appréhension d'ensemble des messages mémorisables pour l'élite des *litterati*, tandis que le public des *illitterati* peut se concentrer sur le registre de la représentation directe. La mémoire artificielle ne procéderait pas autrement. Mais ici il y a mise en scène de rondes-bosses, de bas-reliefs, de statues, de peintures, de vitraux... stimulation de la mémoire dans un cadre qui tend à perdre son caractère allégorique et à gagner en force de représentation des réalités liturgiques, à se transformer en récits évangéliques.

Tel est le simple constat qu'un espace orienté, résonnant des savoirs les plus nécessaires, doublé d'un décor édifiant, s'est constitué en véritable plan d'études. Or ce programme pédagogique primordial, bien entendu, s'est modernisé.

#### DE L'ESPACE SACRÉ À L'ESPACE PROFANE: GENÈSE DE LA SÉGRÉGATION SOCIALE PÉDAGOGIQUE

Du plan d'études palatial...

Avec la concurrence des valeurs profanes, l'emprise sur le sacré subit en Occident une inversion de la symbolique monumentale fixant le cadre des représentations plastiques de la civilisation. Allons directement au résultat, en nous concentrant sur les archétypes versaillais et parisien, sans passer par chacune des étapes qui jalonnent l'accomplissement de cette lente maturation, et en particulier par l'évolution décisive de l'art des jardins, à partir de l'Italie.

L'objectif de ne plus réifier l'attente messianique se traduit dans l'expression monumentale, finalement, par un abandon de l'orientation cathédrale au profit d'une *occidentation* palatiale et urbaine, du moins dans les capitales des plus grandes monarchies, là où se cristallisent le mieux, de la façon la plus évidente, les phénomènes majeurs de la civilisation. Une profanation qui passe par l'invention d'un espace pédagogique global conçu pour l'inculcation de valeurs politiques et sociales modernes, ségrégatives, avec des implications dans maints domaines, en particulier dans celui de l'histoire de l'éducation. Tel est l'indicateur de la métathèse spatiale de l'espace pédagogique.

Préparant l'agencement du programme urbain classique, les perspectives et les broderies topiaries de l'art du jardin transcendent plan basilical et roses gothiques, avec une première expérimentation en Italie à partir des réalisations agencées sous la houlette des plus hauts prélats romains. Ainsi, de la Villa du cardinal d'Este au Boboli florentin des Médicis, puis au Luxembourg parisien, par les Médicis justement, jusqu'aux Tuileries de Le Nôtre et à Versailles, les étapes de la désacralisation et donc finalement de l'occidentation palatiale comme élément symbolique d'une nouvelle monumentalité porteuse des valeurs primordiales, succédant au plan cathédral, se lisent sans heurt, tout au long d'une histoire des grands jardins tracée sur deux siècles. On sait à quel point, au terme de l'évolution, la pédagogie de Versailles, dans l'exposition des valeurs profanes ordonnées par le roi dans ses jardins et son palais, aura été édifiante pour les contemporains de la société d'ordres. Faite pour inculquer les signes visibles enjoignant chacun à se mouler dans sa condition au spectacle de la cosmologie royale, jusqu'au jour où l'opulence étalée et l'assujettissement commandé serviront d'étendard à la revendication d'égalité des conditions.

Pour l'instant, le roi est à l'image du panthéon antique et des perspectives topiaries projetés aux visiteurs: demi-dieu artisan béni du destin de la Nation, unique source d'ordre et de raison, organisateur du chaos, grand ordonnateur de la vie sociale... L'envahissement aristocratique et populaire illustre une indéniable fonction pédagogique même si l'on sait assez peu, finalement, sur la réception des représentations du palais-jardin cosmique et politique chez tant de visiteurs et leurs cicérones, dans ce grand espace de palais-jardins ouvert au tout-venant des foules curieuses, tour à tour déférentes ou étourdies.

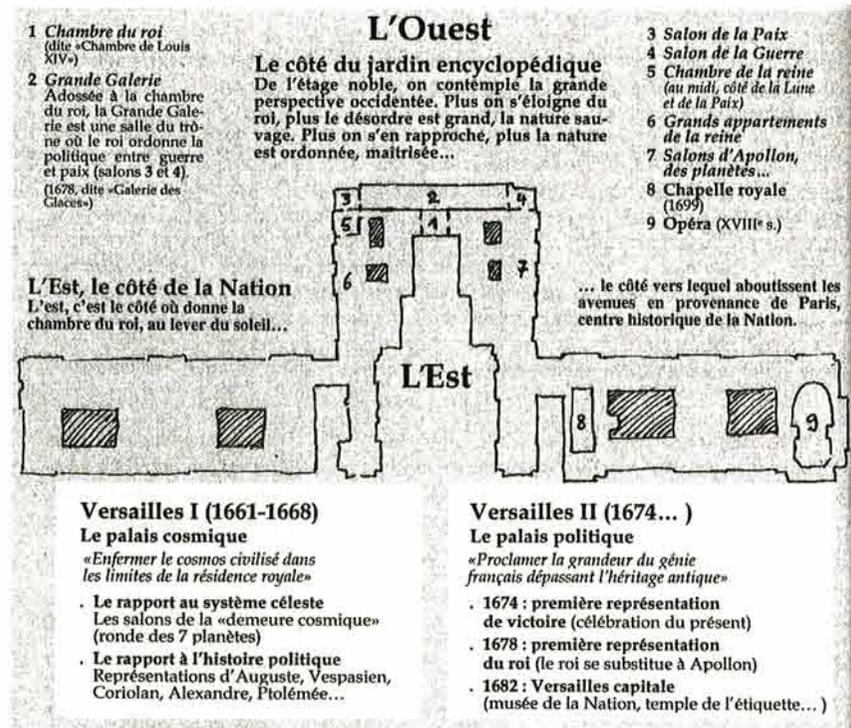
Parallèlement à la conception de Versailles, la nouvelle sociabilité aristocratique s'insère dans le nouvel urbanisme de Paris: places royales bordées de résidences nobles édifiées *toujours plus à l'ouest*, Cour la Reine et perspective de Le Nôtre (futurs Champs-Élysées) conçus comme des aires de loisirs où paradent au couchant les gens de condition en quête de reconnaissance sociale, emprise immobilière nobiliaire autour de tels dispositifs *occidentés*... À ce titre, outre une nouvelle *politesse* obligeant à la discrétion et au respect de l'intimité que l'ancienne bienséance du vivre en commun oblitérait, il y a bien sûr à signaler, l'inscription d'une ségrégation sociale domestique. Or ce nouvel art de vivre par classes, à la maison, initié dans les plus hautes sphères sociales avant d'essaimer lentement, il se marque aussi dans l'urbanisme moderne naissant. Il commence à marquer la ville, en particulier Paris siège de la plus grande monarchie d'Europe, par une organisation spatiale

reproduisant à l'échelle urbaine les petites ségrégations domestiques de l'hôtel privé. Et justement, cette emprise de la ségrégation sociale sur le plan de la capitale, on remarque qu'elle s'inscrit dans l'espace de la perspective hygiéniste moderne, aire des nouvelles mœurs de loisir de la cour. Elle prend donc bien le contre-pied de la perspective eschatologique de l'orientation et de la circularité symboliques, par une croissance occidentale du pôle bourgeois-aristocrate et une relégation des classes défavorisées à l'opposé, en gros à l'est, dans des quartiers de plus en plus délaissés des notables. Chercher à se retrouver entre soi, au sein de sa propre classe sociale, comme on le ferait en famille, implique que l'urbanisme joue des nouvelles mœurs ségrégationnistes, inhérentes à la sphère sociale, de la même manière que l'hôtel assimile dans son architecture propre les besoins d'intimité de la sphère privée.

... au plan d'études urbain...

Ce sont donc bien de monumentaux aménagements, occidentés par rapport à la ville et au palais, perfectionnés par Le Nôtre dans les années 1660, le cours la Reine des années 1610 bientôt complété d'un Grand Cours, relié en quinconce à son prototype, formant la longue avenue des Champs-Élysées débouchant au sommet d'une colline sur un vaste rond-point appelé *L'Étoile*, qui marquent la genèse d'un immense pôle de loisirs. Pôle de loisir et bientôt de résidence, ouest, réservé, protégé par autant de grilles, de bastions, de fossés, de surélévations... nécessaires pour que puisse parader la *bonne société* en toute sérénité, dans un écrin de jardins et de palais.

Désormais, rompant définitivement avec l'image du creuset social, l'aristocratie se retrouve clairement à part, sur un plan géographique, de ce qui représente de plus en plus l'engeance des classes inférieures, une populace perçue comme *dangereuse* vu l'acuité de la misère urbaine dès la proto-industrialisation. Alors que la ségrégation sociale aurait pu continuer à s'inscrire dans le maillage urbain existant par l'implantation d'îlots de résidence noble au sein de différents quartiers, ainsi que par l'aménagement de zones (cours, mails...) de haute sociabilité répartis en divers lieux de la périphérie, voilà qu'elle se circonscrit de plus en plus nettement à un pôle ouest éminemment aristocratique et haut bourgeois, reléguant les classes populaires plutôt à l'opposé, à l'est. La capitale devient bipolaire. Deux monumentalités distinctes, que Maurice Agulhon, le premier, repère comme constituées vers 1850, parachèvent la formation d'un urbanisme dichotomique. Un urbanisme marqué par l'inscription de références symboliques réciproques, au sein d'un prodigieux plan d'études dont la fonction implicite est de



Plan d'études palatial occidenté.

préservent les mœurs de classes appelées à se mouler dans des quartiers correspondant à leurs conditions respectives. En conséquence, elle sera aussi de modeler les comportements politiques de chacun des deux camps de l'ère libérale-démocratique.

Ainsi, à condition d'avancer suffisamment dans l'espace-temps, le hiatus que les représentations symboliques modernes forment avec le plan cathédral médiéval devient patent, saute aux yeux, particulièrement dans les gigantesques aménagements des nouveaux espaces de l'Ouest parisien. Le grand axe dirigé vers le couchant est réalisé en 1672, les jardins ouverts au public en 1681, à partir du palais des Tuileries, relié au château du Louvre par une galerie permettant de contourner la promiscuité des rues qui viennent littéralement mourir aux ailes du palais, d'échapper à leurs miasmes. Le complexe palatial ouest entraînant l'occidentation urbaine, c'est-à-dire une emprise mobilière de résidence et de loisir aristocratique en direction du couchant, a désormais son prototype. Un immense espace plan, originellement voué aux loisirs

de cour, se fait pédagogique en proposant la contemplation d'une direction profane, indiquée à partir du nouveau siège du pouvoir princier. Une direction hygiéniste et ségrégative, opposée aux miasmes et au désordre de la ville, prenant à contre-pied l'orientation eschatologique déjà oubliée, confinée au centre du noyau médiéval, dans le décor remodelé du vieux plan cathédral. Quant au nouvel axe, moderne, on le pare des attributs édifiants que la culture aristocratique copie désormais de l'Antiquité. Une culture de référence dont les insignes seront progressivement installés pour jaloner de représentations édifiantes la grande voie triomphale de la monarchie. Une perspective qu'achèvera la République, trois siècles plus tard, pour des usages politiques et sociaux toujours régis par les règles d'un formidable plan d'études urbain, enseignant et assignant, transcendant les changements de régime.

... par l'archétype florentin, jusqu'à Paris et Berlin

D'où a démarré ce principe d'occidentation palatiale-urbaine, dans sa dimension d'établissement d'un pôle de résidence aristocratique couplant avec la tradition du *melting-pot* social antérieur? Probablement à Florence qui présente une forme archétypique embryonnaire de la ségrégation sociale urbaine moderne. S'extirpant de l'aire bâtie médiévale centrée sur une église orientée et un palais-château *intra muros*, un nouvel ensemble est édifié (les Offices), jouxtant le siège primitif du pouvoir, puis un autre encore (le Palais Pitti), ouvert sur un horizon certes ici borné par les collines mais hors du maillage médiéval, relié à l'ancien centre par un long corridor protecteur, isolant de la ville le nouveau complexe résidentiel de la famille au pouvoir.

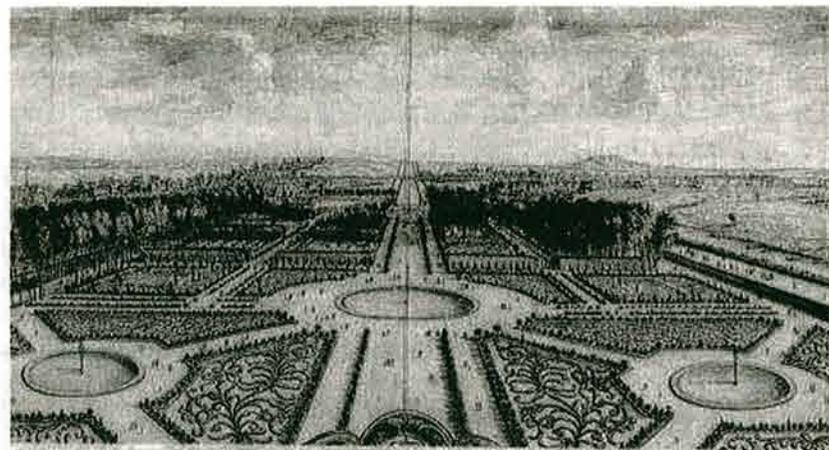
Le principe est donc transposé à Paris au Palais Médicis (Luxembourg) en ce qui concerne l'association palais-jardin de loisir (calque du Palais Pitti), puis à l'ensemble Louvre - Tuileries en ce qui concerne la perspective hygiéniste protégée, tournée vers le couchant (les deux parties sont réunies par la petite et la grande galeries contournant comme on l'a dit l'emprise de l'habitat populaire, créant un pôle aristocratique qui tournera progressivement le dos à la ville). Cet urbanisme monumental, jalonné de repères puisés aux valeurs de référence de l'aristocratie (puis de la bourgeoisie libérale et du prolétariat rouge), force est de considérer qu'il enseigne par l'espace de véritables comportements urbains et civiques autant qu'il assigne à résidence et à habitat, constituant un plan d'études urbains dont les fonctions édifiantes et mimétiques jouent encore.

À Berlin, pour prendre un quasi calque de Paris, c'est par l'axe ouest *Unter den Linden - Tiergarten* que le château originel est relié à une série

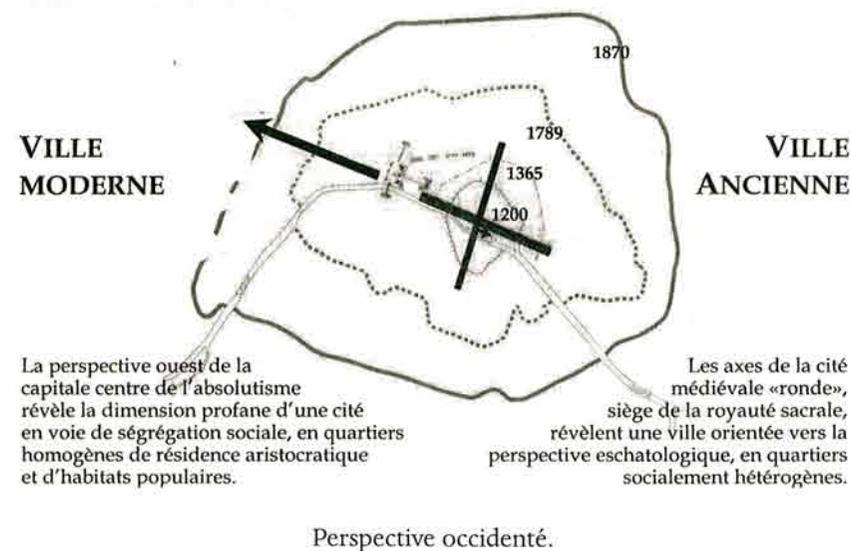
de nouveaux palais. À la genèse de la ségrégation sociale-pédagogique est-ouest des capitales européennes, l'occidentalisation hygiéniste moderne se traduit finalement ici par une grande perspective triomphale reprenant le modèle parisien, reliant les palais royaux de l'ouest, délimitant un espace de résidence et de loisir aristocratique, reléguant les zones d'habitat populaire à l'arrière du dispositif, à l'est, tout comme à Paris ou à Londres. À côté du château primitif des Hohenzollern, l'île des musées rassemble les collections sur l'Antiquité dont les valeurs sont affichées pour édifier à la pérennité royale, puis impériale: *Bode-museum* (avec une coupole imitée du Panthéon de Rome), *Pergamonmuseum* (avec la reconstitution grandeur nature de monuments antiques à partir d'éléments archéologiques originaux), *Altes Museum*, tous de style classique. Même l'*Alte Nationalgalerie*, consacrée à l'art allemand, est construite à la manière d'un temple corinthien. Hors des nouvelles fortifications du xvii<sup>e</sup> siècle, les *Linden* ont tracé vers l'ouest la voie royale d'une nouvelle capitale, tout au long d'un axe triomphal bordé de quartiers aristocratiques neufs, bientôt mué en voie pédagogique jalonnée d'une statuaire monumentale que Guillaume II destinait à l'édification des masses prolétaires de l'Est dont il a espéré en vain qu'elles traversent la frontière symbolique de la monumentalité impériale.

Ces beaux quartiers, on les retrouve au tournant du xx<sup>e</sup> siècle comme pôle de résidence des hauts revenus, reléguant, tout comme à Paris, l'habitat populaire à un grand pôle est élargi d'une semi couronne enveloppante nord-est-sud. La ségrégation sociale berlinoise trouve un paroxysme avec l'essor de l'industrialisation, dès la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Même les plans de *Mietkaserne* avec appartements diversifiés – confortables sur la rue, modestes sur la cour – comme palliatif à une ségrégation forcée, se heurtent aux lois du marché et ne réussissent pas à l'enrayer.

Si l'on revient brièvement à Paris, on peut remarquer que le bicentenaire parachève «l'enfilade radiale de monuments commémoratifs d'importation», selon l'expression du préhistorien Jean-Paul Demoule (arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile, obélisque de Louxor...) en l'enserrant d'une pyramide (du Louvre) et d'une arche (de la Défense) qui traduisent la même mise à l'écart des valeurs nationales. Héritière de la monarchie et de l'empire, la République présidentielle récupère les finalités édifiantes traditionnelles tout au long du grand axe de son plan d'études urbain, exhibe les représentations de l'Antiquité méditerranéenne, éternelles, hiératiques... Une voie triomphale archétypique des hauts lieux de mémoire métropolitains. Les références utopiques exposées y enseignent l'union sacrée aux jours de célébrations



Vue des Tuileries (vers 1680) <sup>5</sup>



nationales, rassemblent les partis de la République au-delà des clivages en un gigantesque espace pédagogique porté à la dimension de la ville-capitale, cœur de la Nation et de l'Empire colonial. Un espace où les citoyens réifient les représentations politiques au spectacle desquelles ils sont édifés.

On voit donc les occidentaux aussi, au cœur des capitales, parader sous des totems exotiques dont les symboles ne sont plus des forces de la nature ou des mystères religieux mais des figures emblématiques du

politique: supériorité de la métropole, liberté, monarchie, république, nation... Au sein de plans d'études monumentaux qui programment véritablement l'espace civique des capitales, canalisant les attitudes civiques, d'un pôle à l'autre, les citoyens affichent leurs identités, affirment ou déniaient leurs patriotismes, célèbrent victoires et exorcisent défaites, invoquent la liberté, prennent à témoin la nation, revendiquent le social...

La ville contemporaine devient espace pédagogique total pour les citoyens éduqués au spectacle de ses emblèmes, mis à l'épreuve de ses structures sociales. Mais des citoyens sans doute ni plus ni moins éduqués que ne l'étaient leurs prédécesseurs, fidèles confinés aux espaces pédagogiques de la cathédrale. Toujours est-il que les occupants des capitales modernes jouent des enseignements suivis au contact de monumentalités et d'habitats ordonnés par l'espace, apprennent à se mouler dans le territoire de sociabilités propres, agencées en pôles ségrégatifs, est et ouest... à partir d'une histoire de jardins qui en a forgé la matrice.

#### L'espace de l'école: genèse de l'école par ordres

Autre histoire d'espace, plus familière, liée aux effets qu'un tel cadre urbain ségrégatif a généré: celle de la structuration de l'école en deux systèmes clos, en deux ordres scolaires, dès le second XVIII<sup>e</sup> siècle pour la France, avec la création d'établissements réservés en fonction de l'appartenance sociale des élèves qui les fréquentent. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le système achève sa bipolarisation en deux ordres pédagogiques: un ordre du primaire (avec un personnel éducatif propre, de la petite école à l'école normale supérieure, et une culture des leçons de choses), ainsi qu'un ordre du secondaire (avec des classes préparatoires primaires et une culture fondée sur le latin comme marque de distinction d'une mince élite, réservée aux fils des familles qui ont les moyens de franchir la barrière des études longues, donc de l'argent). La ségrégation sociale repérable dans l'espace urbain s'étend désormais à l'école, scindée en deux ordres parallèles ségrégatifs que la secondairisation de masse dissoudra finalement dans les trois degrés successifs pour tous (école, collège, lycée) de l'école démocratique, dans l'idéal.

L'urbanisme contemporain a préservé une trace bien visible d'un tel ancrage sociologique et pédagogique. À Paris, bien que les créations de lycées du début de la III<sup>e</sup> République aient d'abord entamé le vieux monopole de la rive gauche par une floraison d'implantations nouvelles tant à l'est qu'à l'ouest, le souci de contrer l'hégémonie des maisons d'éducation religieuse dans les arrondissements occidentaux a finalement abouti à une géographie générale des lycées parisiens d'excellen-

ce que l'on retrouve au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle renvoie l'image de la ségrégation sociale-pédagogique est/ouest historique avec une bipolarisation intra-muros inégale entre les densités d'implantation centre-ouest (Quartier latin, *Beaux quartiers*) et est-périphérie nord et sud (quartiers moins favorisés).

Aujourd'hui encore, la fameuse *carte scolaire* dont les privilèges sont récupérés par les familles aisées et dont l'assouplissement est devenu un enjeu des périodes électorales, renvoie aux réalités d'un *Temps des espaces pédagogiques* qui semble se pérenniser, à peine atténués par la réurbanisation des friches industrielles périphériques. Un espace dont la carte scolaire renforce même plutôt les inégalités que la recherche détecte dès la maternelle, en fonction des socles anthropologiques culturels (familiaux et sociaux). En effet, la géographie bipolaire des établissements parisiens, héritée d'une longue histoire inconsciente, place toujours les familles averties et aisées en mesure d'inscrire leurs rejetons dans les établissements les plus réputés, ceux qui ouvrent aux filières nobles conduisant, bien plus que le bac, aux meilleures situations par les meilleures hautes-écoles, en pure logique de l'idéologie méritocratique française.

Finalement, cette histoire longue centrée sur les ressorts d'un espace dont la genèse s'est obscurcie, un tableau contemporain peut sans doute à lui seul en restituer la portée. On peut songer à l'oeuvre du peintre suédois contemporain Peter Tillberg: *Seras-tu rentable mon petit?* (1976). Représentant marquant du courant critique de l'école, Tillberg est parvenu à rendre une vision particulièrement saisissante de la relation psychologique maître-élèves induite par l'espace de la classe, en rémanence des effets de profération et de ségrégation du *Temps des espaces pédagogiques*: alignement des pupitres, positionnement frontal et isolement des élèves répondent aux nécessités de la méthode simultanée et du panoptisme magistral que réclame la programmation en cycle annuel. La garantie d'un achèvement formel du programme est à ce prix, dans une perspective sélective de promotion/redoublement et de transmission directe, *viva voce*, des savoirs.

Est-ce parce qu'ils se sentent soumis à de tels effets que les élèves jettent ce regard inquisiteur vers celui qui les regarde, le représentant de l'ordre scolaire, le maître dont la place est occupée par... le spectateur du tableau? Nous tous qui observons les yeux grand ouverts la résultante de l'espace dans ce que, justement, il a été convenu d'appeler la «classe».

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

(750 RÉFÉRENCES POUR L'ENSEMBLE DE L'OUVRAGE)

- M. AGULHON, Paris. *La traversée d'est en ouest*, in *Les lieux de mémoire*, III. *Les France*, 3. *De l'archive à l'emblème* (NORA Pierre, dir.), Paris Nrf, Gallimard, 1992.
- Ph. ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973, (1960).
- J. BASCHET, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004, «Collection historique».
- B. BLOOM, *Taxinomie des objectifs pédagogiques*, t. 1, *Domaine cognitif*, Montréal, Éducation nouvelle, 1991, recomposée par VIVIANE DE LANDSHEERE, GILBERT DE LANDSHEERE, *Définir les objectifs de l'éducation*, Paris, PUF, 1975.
- J. E. BROPHY, TH. L. GOOD, *Teacher Behavior and student achievement*, in M. C. WITTRICK (Éd.), *Handbook of research on teaching*, NY, Macmillan, 1986.
- P.-PH. BUGNARD, *Un regard historien sur l'examen classique. Palimpseste des finalités de la civilisation sacrée et des prescriptions de la société d'ordres*, in *Actes du Colloque Évaluation entre efficacité & équité*, Liège, Université de Liège, 2004.
- P.-PH. BUGNARD, *Le Temps des espaces pédagogiques. De la cathédrale orientée à la capitale occidentée*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006, pp. 336, ill.
- H. BURNS, *Palladio's Designs for Villa Complexes and their Surroundings*, in *Architecture, jardin, paysage. L'environnement du château et de la villa aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*. Actes du colloque de Tours 1992, Paris, Picard «De Architectura» 1999.
- D. CARIOU, *Le raisonnement par analogie: un outil au service de la construction du savoir en histoire par les élèves*, thèse Lille ANRT (sd. 2005).
- D. CHADYCH, LEBORGNE, *Atlas de Paris. Évolution d'un paysage urbain*, Paris, Parigramme, 1999.
- R. CHARTIER (dir.), *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris IMEC Éditions & Éditions de la MSH 1995; R. CHARTIER *Culture écrite et littérature à l'Âge moderne*, «Pratiques d'écriture», numéro spécial des *Annales. H.S.S.*, Paris Armand Colin 56<sup>e</sup> année n° 4-5/juillet-octobre 2001.
- A. CORBOZ, *Deux capitales françaises, Saint-Petersbourg et Washington*, Gollion, Infolio éditions, 2003.
- P. G. DALCHE, *Le temps et l'espace*, in *Le Moyen Age en lumière, Manuscrits enluminés des bibliothèques de France* (J. DALARUN dir.), Paris, Fayard, 2002.
- J.-P. DEMOULE, *Lascaux*, in *Les lieux de mémoire III. Les France*, 3. *De l'archive à l'emblème* (P. NORA dir.), Paris, NRF Gallimard 1992.
- A.-M. DESCHAMPS, *La naissance de la polyphonie écrite et la déambulation dramatique dans l'espace sonore de l'architecture gothique*, in *L'architecture gothique au service de la liturgie*, Actes du Colloque de Paris 2002.
- Eine schlechte Wohnung aber tötet wie Opium (Berlin um 1880)*, zum Beitrag D. GAEDKE, «Praxis Geschichte», 4/1999.
- A. EVERITT, *Perspective in English Urban History*, London, Macmillan, 1973.

- M. FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, NRF Gallimard, 1975.
- C. GAUTHIER, M. TARDIF (dir.), *La pédagogie. Théories et pratiques de l'Antiquité à nos jours*, Montréal-Paris-Casablanca 1996.
- H. GAVIN, *The Habitations of the Industrial Classes*, London The society for Improving the Condition of the Labouring Classes 1851.
- J.-Ph. GENET, *La mutation de l'éducation et de la culture médiévales. Occident chrétien (XII<sup>e</sup> siècle - milieu du xv<sup>e</sup> siècle)*, Paris Seli, Arslan, 1999 (t. 1).
- M. GIROUARD, *Cities and People. A Social and Architectural History*, Yale UP, New Haven-Londres 1985).
- R. A. GOLDTHWAITE, *The Florentine palace and domestic architecture*, «American Historical Review», LXXVII/oct. 1972.
- J. GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage (The domestication of the savage mind)*, Cambridge University Press 1977.
- A. GUERREAU-JALABERT, *Le temps des créations (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, «Histoire culturelle de la France», (J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI, dir.), Paris Seuil, 1997 I. *Le Moyen Âge* (M. SOT, dir.).
- F. GURRIERI, P. FABBRI, *Les Palais de Florence*, sl. Hazan 1996 (Arsenale Editrice 1995 pour l'édition italienne).
- J.-Y. HAMELINE, *Ars canendi*, in *Histoire de la musique. La musique occidentale du Moyen Âge à nos jours* (M.-C. BELTRANDO PATIER, dir.) I. *Le monde médiéval. Le chant grégorien*, Paris Bordas «Collection Marc Honegger» 1988 (1982).
- P. HERAUX, *Modes de socialisation et d'éducation: le système scolaire*, in *Histoire des moeurs* (J. POIRIER dir.) II. vol. 1 *Modes et modèles*, Paris Gallimard «Encyclopédie de la Pléiade» 1991.
- É. HERY, *Un siècle de leçons d'histoire. L'histoire enseignée au lycée 1870-1970*, Rennes PUR 1999.
- H. HIMELFARB, *Versailles, fonctions et légendes*, in *Les lieux de mémoire* (P. NORA dir.), II. *La Nation*, 2. *Le territoire, l'État, le patrimoine*.
- C. HUMPHREY, P. VITEBSKY, *L'architecture sacrée. Modèles cosmiques, formes et ornements symboliques, traditions occidentales et orientales* (trad. de l'anglais par S. Carteron. Titre original: *Sacred Architecture*, Duncan Baird Publ. 1997), Cologne 2002.
- La polarisation sociale des villes européennes* (A. MARTENS, M. VERVAEKE, coord.), Paris Anthropos «Villes» 1997.
- La Prusse. Art et Architecture* (G. STREIDT, P. dir. FEIERABEND), Cologne Köne-mann 1999 (Titre de l'édition originale: *Preussen - Kunst und Architektur*, 1999).
- C. LAZZARO, *The Sixteenth-Century Central Italian Villa and the Cultural Landscape*, in *Architecture, jardin, paysage (...)*, op. cit. («Tivoli»).
- M. LE CŒUR, *Les lycées dans la ville: l'exemple parisien (1802-1914)*, in *L'établissement scolaire. Des collèges d'humanités à l'enseignement secondaire, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, n° spécial de la revue *Histoire de l'éducation* (M.-M. COMPÈRE, Ph. dir. SAVOIE), Paris INRP Service d'histoire de l'éducation 2001.
- A. MAYER, *Vision du monde: le darwinisme social, Nietzsche, la guerre; Cultures officielles et avant-gardes*, in *La persistance de l'Ancien Régime; l'Europe de 1848 à*

- la Grande Guerre*, Flammarion, 1983 (*The Persistence of the Old Regime: Europe to the Great War*, Pantheon Books, 1981).
- R. MUCHEMBLED, *L'invention de l'homme moderne. Culture et sensibilités en France du xve au xviii siècle*, Paris Fayard Pluriel 1988.
- Ph. PERRENOUD, *La fabrication de l'excellence scolaire: du curriculum aux pratiques d'évaluation. Vers une analyse de la réussite, de l'échec et des inégalités comme réalités construites par le système scolaire*, Genève/Paris Librairie Droz 2<sup>e</sup> éd. complétée 1995 (1984).
- J.-L. PINOL, *Les historiens et les phénomènes de ségrégation*, in *La ségrégation dans la ville* (J. BRUN, C. RHEIN éd.), Paris L'Harmattan 1994.
- E. POMMIER, *Versailles, l'image du souverain*, in *Les lieux de mémoire* (P. NORA dir.), II. *La Nation*, 2. *Le territoire, l'État, le patrimoine*, Paris NRF Gallimard «Bibliothèque illustrée des Histoires».
- E. PRAIRAT, *Éduquer et punir. Généalogie du discours psychologique*, PUN, Nancy, 1994.
- A. PROST, *Éducation, société et politique: une histoire de l'enseignement en France de 1945 à nos jours*, Paris Seuil 1992.
- A. PROST, *Éloge des pédagogues*, Paris Seuil 1985.
- Psalmodie, solmisation*, in U. MICHELS, *Guide illustré de la musique*, Paris Fayard 1988 (trad. de l'allemand, éd. allemande 1977).
- Ratio atque institutio studiorum societatis Iesu* (publication 1599). Édition bilingue latin-français (traduite par L. ALBRIEUX, D. PRALON-JULIA présentée par A. DEMOUSTIER, D. JULIA; annotée et commentée par M.-M. COMPÈRE), Paris Belin, 1997.
- R. RECHT, *Le croire et le voir. L'art des cathédrales (xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> s.)*, Paris Gallimard «Bibliothèque illustrée des Histoires» 1999.
- J. REULECKE, *Geschichte der Urbanisierung in Deutschland*, Francfort Suhrkamp 1985.
- B. ROULEAU, *Paris. Histoire d'un espace*, Paris Seuil 1997.
- L. STONE, *The residential development of the West End of London in the Seventeenth Century*, in MALAMENT B.C. (éd.), *After the reformation: essays in honor of J.H. Hexter*, Manchester MUP 1980.
- The medieval craft of memory: an anthology of texts and pictures* (CARRUTHERS M.; ZIOLKOWSKI J. ed.), Philadelphia UPP 2002.
- P. TILLBERG, *Blir du lönsam lille vän?* 1972, in H. SCHIFFER, R. WINKELER, *Tausend Jahre Schule. Eine Kulturgeschichte des Lernens in Bildern*, Stuttgart-Zürich Belser Verlag 1994.
- V. VERCELLONI, *La Cité idéale en occident*, (trad. de l'italien par: Denis-Armand Canal), Paris Éditions du Félin 1996 (*Atlante storico dell'idea europea della città ideale*, Milan Éditions Jaca Book Spa 1994).
- F. A. YATES, *L'art de la mémoire* (trad. de l'anglais par Daniel Arasse), Paris NRF Gallimard «Bibliothèque des histoires» 1975 (1966 pour l'édition originale: *The Art of Memory*).
- A. ZURFLUH, *Un monde contre le changement. Une culture au cœur des Alpes. Uri en Suisse (xvii<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles)*, Paris Économica (version française) 1993.